



HAL
open science

Jardins des villes de l'Oronte

Thierry Boissière

► **To cite this version:**

Thierry Boissière. Jardins des villes de l'Oronte. Horizons Maghrébins, 2001, Paysages et jardins des Méditerranéens, 45. hal-01945419

HAL Id: hal-01945419

<https://hal.science/hal-01945419>

Submitted on 5 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Jardins des villes de l'Oronte

Thierry Boissière

Citer ce document / Cite this document :

Boissière Thierry. Jardins des villes de l'Oronte. In: Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire, N°45, 2001. Paysages et jardins des Méditerranéens. pp. 169-172;

doi : <https://doi.org/10.3406/horma.2001.2002>

https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_2001_num_45_1_2002

Fichier pdf généré le 04/10/2018

Villes du littoral ou de l'intérieur, villes de fleuve, de plateau ou de la steppe... la plupart des vieilles cités du Moyen Orient ont entretenu, en leurs murs ou à leur périphérie immédiate, des jardins maraîchers ou des vergers: ceux d'Alep ou de Tripoli, mis à mal ou anéantis par l'urbanisation, ceux des villes de la vallée de l'Oronte, encore intacts, ceux de Damas, vaste oasis malmenée par la croissance urbaine, ceux des villes de Mésopotamie ou encore, plus au sud, les jardins clos et protégés de la vieille ville de Sanaa... alimentés à partir de puits, d'une source, d'une rivière ou d'un fleuve, bénéficiant de systèmes d'irrigation anciens et sophistiqués, entretenus et exploités par des jardiniers citadins héritiers de vieilles traditions horticoles, ces jardins hautement productifs ont longtemps assuré une grande partie des besoins en fruits et légumes des populations urbaines, tout en participant, avec le souk et la médina, d'un mode de vie citadin, renvoyant à des savoir-faire, à des pratiques sociales, à des formes d'accès et d'usage propres à la société citadine moyen orientale.

En Syrie centrale, Homs et Hama occupent ainsi, à une cinquantaine de kilomètres de distance, les berges fertiles du fleuve Oronte². Ces antiques cités, longtemps rivales, sièges jusque dans les années 1960 d'une puissante bourgeoisie foncière³, ont connu depuis un demi-siècle d'importants bouleversements, résultant notamment d'une forte croissance urbaine⁴ et industrielle. Cette croissance n'a cependant encore que peu affecté des jardins (*bustân*, pluriel: *basâtîn*) dont la présence marque toujours fortement le paysage des deux villes.

À Homs, ils s'étendent sur les berges de l'Oronte à l'ouest de la ville, formant une large coulée de quelques 1 000 hectares, en majeure partie irriguée par un grand canal⁵. Cet ensemble, rejoignant le fleuve en pente douce, se présente comme un bocage, les arbres fruitiers et ceux destinés à la coupe poussant à la limite de parcelles où l'on a toujours pratiqué des cultures maraîchères, été comme hiver⁶. La zone est quadrillée par un dense réseau de chemins, de sentiers et de canaux.

Plus au nord, à Hama, la vallée fluviale étant étroite et profonde, les jardins sont ordonnés en terrasses assez exigües. Traversant la ville d'est en ouest, ils sont disposés en une demi douzaine de petites régions séparées par les méandres du fleuve ou des quartiers d'habitations et représentent un ensemble de quelques 500 hectares. Traditionnellement irrigués par des norias⁷, ces jardins sont davantage consacrés aux arbres fruitiers⁸ qu'aux légumes, surtout l'été, lorsque l'ombre des arbres plantés en pleine parcelle gêne les cultures.

jardins des villes de l'oronte

Thierry Boissière¹

Descendre dans ces jardins, c'est s'abstraire de la ville pourtant si proche et pénétrer dans un monde d'ombre et de lumière tamisée, un monde clos, protégé, ordonné et économe où rien ne semble laissé au hasard : ramification des canaux d'irrigation, parcelles soigneusement entretenues, planches tracées avec rigueur, cultures disposées en rangs serrés... tout témoigne de la méticulosité d'un travail qui ne souffre d'aucun relâchement. À travers cette gestion de la terre, de l'eau et des cultures, mais aussi des rapports sociaux et de la relation avec la ville, c'est toute une société qui s'est organisée ici de longue date et qui semble désormais menacée.

Vêtu d'un sarwel et d'une chemise, coiffé d'un keffieh et souvent pieds nus, le jardinier accueille volontiers le visiteur aux heures chaudes de l'été. Interrompant son travail de bêchage, de labour à l'araire ou d'irrigation, il offre un thé noir, épais et sucré, ainsi que des fruits ou des légumes de saison ou d'avant saison : rafraîchissantes nervures de salades dont on jette les feuilles, pêches encore vertes et craquantes, noix et amandes tendres, raisins à gros grains violets... dons que l'on consommera devant la petite maison de jardin, assis sur une caisse, souvent à l'abri d'une treille. La conversation portera sur l'eau, sur les prix fluctuants du marché de gros et sur la concurrence des exploitations rurales, sur les problèmes posés par la création de nouvelles routes traversant la zone des jardins, sur l'inefficacité de la coopérative et, sans doute, sur l'ancien temps, sur cette époque révolue où les propriétaires avaient tout pouvoir dans les jardins et où les jardiniers avaient si peu de droits.

Les jardins constituaient alors, pour les grands notables et pour nombre de commerçants et d'artisans, un investissement citadin privilégié, à la fois comme espaces de productions agricoles et comme villégiatures estivales. Y séjournant de courtes périodes en été, peu de propriétaires cultivaient cependant eux-mêmes leurs jardins, lais-

sant cela aux jardiniers, simples métayers ou fermiers, dont les baux annuels pouvaient être dénoncés à tout moment ou non renouvelés d'une année à l'autre.

À Homs, le contrôle des jardiniers se faisait par l'intermédiaire d'une organisation professionnelle dirigée par un notable et jouant un rôle d'intermédiaire avec les propriétaires, s'occupant de la régulation des rapports entre jardiniers et de la gestion du réseau d'irrigation. À Hama il n'existait aucune organisation de ce type, les jardiniers se distribuant en autant de petits groupes d'irrigants qu'il existait de norias, les propriétaires exerçant alors leur autorité de façon plus directe et parfois plus brutale.

Ce statut précaire et subordonné des jardiniers sera transformé par les bouleversements politiques que connut la Syrie dans les années 1950-1960⁹, une nouvelle législation pérennisant alors les baux et figeant les loyers agricoles. Cet affaiblissement du pouvoir des propriétaires s'est accompagné de la disparition des structures traditionnelles d'autorité et de la création de coopératives. Les jardiniers ont ainsi obtenu la maîtrise de leur exploitation et ont pu procéder à des investissements¹⁰ que leur précarité rendait difficiles jusqu'alors, certains se transformant en petits entrepreneurs agricoles, pratiquant une polyculture intensive, multipliant les associations d'intérêt et leur participation à de nouveaux réseaux économiques¹¹; d'autres investissant à partir de leur jardin divers secteurs de l'activité urbaine et développant ainsi des formes particulières de pluri-activité¹²... cette importance accrue des jardins dans l'économie des familles de jardiniers a été cependant accompagnée par leur marginalisation dans l'économie urbaine globale, les grandes exploitations de la région centrale et du littoral¹³ satisfaisant désormais à elles seules la forte demande urbaine en fruits et légumes.

Il fut pourtant une époque où la société citadine toute entière se retrouvait dans ses jardins,

où ceux-ci participaient pleinement, non seulement à l'approvisionnement de la ville, mais aussi d'un certain savoir-vivre citadin. Nombreuses en effet étaient alors les occasions de sorties dans les jardins, qu'elles aient été liées à des événements précis ou à des pratiques plus quotidiennes et anodines.

Qu'il suffise d'évoquer les sorties rituelles du printemps, celles des femmes qui en petits groupes se rendaient dans les jardins le mercredi précédant la Pâque orthodoxe ou le dernier mercredi de mars, mais aussi les sorties qui à la même période et jusque dans les années 1950 conduisaient en procession, confréries soufies en tête, une partie de la population hamsiote hors des murs de sa ville jusqu'au tombeau d'un compagnon du Prophète situé un peu au-delà de la zone des jardins qu'il fallait traverser. De nombreuses fêtes liées au printemps réunissaient également hommes et femmes dans les jardins de Hama. Il faut enfin signaler la présence, dans les jardins des deux villes, de sanctuaires ou tombeaux (*maqâm*, pluriel : *maqâmât*) consacrés à des saints ou à des prophètes et que les citadins visitaient régulièrement. Les jardins, à la fois extérieurs et étroitement associés à la ville, étaient ainsi pleinement constitutifs d'un espace festif et religieux qui englobait tout à la fois, comme pour mieux les unifier, la ville et ses environs.

Lorsque s'installaient les chaleurs estivales, les citadins faisaient de la zone des jardins un *muntazaha*, c'est-à-dire un lieu de promenades et de vilégiature, empruntant les chemins ombragés, passant la journée sur l'exploitation d'un ami ou louant pour quelques heures ou pour la saison une de ces petites cabanes sur pilotis, appelées *kashak*¹⁴, qui surplombaient alors l'Oronte. La zone des jardins devenait aussi le terrain d'aventures de toute une jeunesse citadine qui passait l'été à pêcher et à se baigner dans l'Oronte, à explorer les jardins et à chaparder des fruits. C'est aussi dans les jardins que se tenaient en cette sai-

son des conseils de quartier (*majlis al-hay*), cette pratique consacrant les liens étroits existant entre un quartier et certains jardins. Et c'est enfin dans les jardins qu'en période de troubles politiques venaient se réfugier les populations urbaines menacées ou certains insurgés¹⁵...

Avec les premières pluies d'automne, les jardins étaient peu à peu désertés par les citadins et devenaient alors, lorsque l'hiver s'installait, une région un peu hostile, davantage associée à la campagne, traditionnellement mise à distance¹⁶. Seuls les jardiniers continuaient à s'y rendre pour de courtes périodes de travail, prenant le risque de croiser la route de quelque bête sauvage, de petits voleurs ou de contrebandiers. Et c'est sans doute cette impression d'étrangeté et de danger que les rituelles sorties du printemps contribuaient à dissiper, les citadins se réappropriant ainsi les jardins après la parenthèse hivernale, les ramenant en quelque sorte dans le giron de la ville.

Le temps a passé. Les sorties du printemps ont cessé, du moins dans leur forme ritualisée. Les jardins ne produisent désormais plus qu'une part très modeste de l'approvisionnement urbain alors qu'ils occupent encore des surfaces importantes sur lesquelles les constructions empiètent de plus en plus, malgré une réglementation assez stricte. La population urbaine s'est elle-même considérablement accrue et diversifiée, la ville accueillant en masse, depuis plusieurs décennies, des ruraux qui n'ont jamais participé à ce que l'on pourrait appeler une « culture citadine des jardins », cet ensemble de pratiques, de rituels, d'expériences et de mémoire partagée qui a longtemps relié la société citadine à ses jardins. Leur expérience de la ville se veut au contraire une rupture avec ces anciens savoir-vivre citadins et un apprentissage d'une modernité urbaine à laquelle les jardins, considérés comme trop archaïques, ne sauraient être associés en tant que tels. Fonctionnant encore selon le principe de l'entre-soi, de l'interconnais-

sance, de la non mixité propre à l'ancienne société citadine, les jardins tendent en effet à se refermer sur eux-mêmes, multipliant murs, grilles, haies et chiens de garde, renforçant ainsi l'image d'un espace privé auquel il n'est possible d'accéder que par relations, par réseaux, par affinité, par connaissance... tout le contraire d'un espace public.

En tant que lieux traditionnels de production et de sociabilité, les jardins ne profitent désormais directement qu'à une fraction réduite de la société citadine et semblent destinés à disparaître, ou du moins à se transformer, à s'ouvrir davantage afin de répondre, sous la forme moderne de parcs ou de jardins publics¹⁷, aux besoins d'une partie désormais majoritaire de la population urbaine, l'espace vert prenant alors la place de l'espace agricole.

Notes

1. Anthropologue, Maître de conférences à l'Université Lumière Lyon 2 et chercheur au Groupe de Recherche et d'Études sur la Méditerranée et le Moyen Orient (GREMMO, Maison de l'Orient méditerranéen, Lyon).
2. *Nahr al-'Asi* en arabe, c'est-à-dire « le fleuve rebelle », puisque coulant, contrairement aux autres fleuves de la région, du sud vers le nord, de la plaine de la Bekaa à Antioche.
3. L'arrivée au pouvoir du parti Ba'ath en 1963, les nationalisations et la réforme agraire qui ont suivi ont mis fin à la prédominance économique et politique de ces grandes familles citadines.
4. Homs et Hama comptaient à peu près 50 000 habitants chacune entre les deux guerres. Homs compte désormais plus de 620 000 habitants et Hama près de 380 000.
5. Alimenté par un vaste lac de retenue, le lac de Qattiné, situé à une quinzaine de kilomètres au sud de Homs.
6. Au printemps et en été : tomates, courgettes, aubergines, concombres, persil, fèves, corsette potagère, menthe, ocras, pourpier, piment, maïs, artichauts, salades, poivrons, oignons, ail, cumin des prés, verveine officinale... en automne et en hiver : choux, navets, radis blancs, poireaux, blettes, betterave potagère, épinards...
7. Grandes roues en bois puisant l'eau dans le fleuve grâce à des godets et ne se maintenant actuellement à Hama qu'en raison de leur intérêt patrimonial et touristique. Depuis la fin des années 1950, la plupart des jardins hamiotes sont en effet irrigués grâce à des motopompes individuelles ou collectives.
8. Principaux fruits : prunes vertes (*jarinek*), prunes rouges, pêches blanches, pêches plates dites « père du nombril » (en arabe : *abû surrah*), mûres blanches et mûres noires, abricots, nèfles, kakis, coings, poires, noix, raisins, grenades...

9. Union avec l'Égypte de Nasser de 1958 à 1961, première réforme agraire en 1958, prise du pouvoir par le parti Baath en 1963, deuxième réforme agraire en 1965.
10. Construction de bâtiments agricoles, achat de matériel, acquisition de bétail...
11. Achat en association avec un commerçant ou un ingénieur agronome de ruches, de bétail, de serres ventilées ; développement des cultures florales, transformation de certaines exploitations en pépinières...
12. On trouve ainsi des jardiniers-ouvriers, des jardiniers-enseignants, des jardiniers-maçons...
13. La réalisation à partir des années 1940-1950 d'importants travaux hydro-agricoles (constructions de barrages, assèchement et mises en cultures de régions marécageuses...) a en effet permis le développement considérable de l'agriculture irriguée en Syrie.
14. *Kushk* (pluriel : *akshâk*) en arabe classique, terme désignant un kiosque, un pavillon, une cabine...
15. Cela a été le cas lors des révoltes contre le Mandat français (1920-1946) et pendant la période de forte tension politique qu'a connue la Syrie dans les années 1970, les Frères musulmans syriens s'opposant alors violemment au pouvoir baathiste. Leur insurrection, organisée à partir de Hama, s'acheva brutalement par le bombardement et la destruction en 1982 d'une grande partie de la ville.
16. La séparation entre la ville et le monde rural a longtemps été très prononcée au Moyen Orient, de nombreuses villes développant ainsi des quartiers exclusivement réservés aux contacts avec la campagne et la steppe.
17. Des projets de parcs publics ont été réalisés ou sont en cours de réalisation dans la zone des jardins des deux villes.